

PIERRE BENOIT

de l'Académie française

LA
CHÂTELAINE
DU LIBAN

ROMAN

Bibliothèque

ALBIN MICHEL

LA CHÂTELAINE DU LIBAN

PIERRE BENOIT

de l'Académie française

LA CHÂTELAINE DU LIBAN

ROMAN

Préface du
GÉNÉRAL WEYGAND
de l'Académie française

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
PARIS

Droits de traduction, reproduction, représentation théâtrale et adaptation
cinématographique réservés pour tous pays.

© *Editions Albin Michel, 1924-1951*
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-02782-3

PRÉFACE

LORSQUE, en avril 1923, j'arrivai à Beyrouth comme Haut-Commissaire de la Société des Nations pour la Syrie et le Liban, Pierre Benoit s'y trouvait depuis quelque temps déjà. Le sujet du roman qu'il écrivait alors : *La Châtelaine du Liban*, la curiosité de son esprit, l'aménité de son caractère l'avaient conduit à être en relation avec tous les milieux libanais, dont d'importantes personnalités musulmanes.

Je ne l'avais rencontré qu'une fois auparavant, peu après la guerre, à une représentation théâtrale de *L'Atlantide*. Je le revis alors. Ce fut grâce à lui que s'établirent entre plusieurs de ces personnalités musulmanes et moi des relations qui créèrent le climat de confiance favorable à la bonne marche des affaires.

Pierre Benoit s'était, en particulier, lié intimement avec le Père Sarloutte, religieux lazariste, très distingué Directeur du Collège d'Antoura, jouissant d'une influence considérable sur toute la jeunesse du Liban. Ce Collège attirait des élèves de pays étrangers du Proche-Orient, musulmans comme chrétiens. L'amitié de l'homme de lettres et du religieux était telle que, lorsque Pierre Benoit voulait travailler à l'abri de tout importun, loin de l'agitation de Beyrouth, une chambre lui était réservée à Antoura.

Depuis longtemps Palmyre m'attirait, mais le déplacement demandait plusieurs jours de liberté que je n'arrivais pas à trouver, et je le remettais sans cesse. Par Pierre Benoit qui avait le même désir, j'appris que le Père Sarloutte ne connaissait pas cet important vestige du passé. J'organisai donc cette visite pour l'époque des vacances qui fermaient les portes du Collège d'Antoura, et nous partîmes de bon matin par un temps radieux, marchant bon train pour boucler en une seule étape ce qui en demandait deux. Le Père Sarloutte et Pierre Benoit étaient mes compagnons dans la voiture de tête. Pendant la route, nous eûmes le loisir de nous entretenir des questions qui nous tenaient à cœur. Arrivés à midi, par une chaleur torride, à Karyatin, pauvre petit bourg, gîte accoutumé de la première étape, nous déjeunâmes. Nous nous remîmes en route vers quinze heures. Encore une quarantaine de kilomètres nous restait à parcourir lorsque nous rencontrâmes la Compagnie de Méharistes de Palmyre envoyée à notre rencontre, cinquante hommes commandés par un lieutenant, l'un de ces jeunes officiers dont la bienveillante et ferme autorité faisait régner la justice et l'ordre dans les déserts de la Syrie comme dans ceux du Sahara. Je les passai en revue, et nous nous assîmes sur de vieilles pierres portant de mystérieuses inscriptions ; les méharistes avaient préparé en un clin d'œil, et servi à chacun de nous, une tasse minuscule de ce café bédouin dont l'amertume calme la soif, suivie aussitôt d'une tasse de thé bouillant qui achève de la faire disparaître.

Notre voyage se poursuivit ; à la sortie d'un couloir ménagé entre deux collines et débouchant sur Palmyre, se détachèrent au premier plan les hautes tours de la Vallée des Tombeaux ; un peu en arrière, la grande colonnade de Palmyre ; vers le sud, déjà gagnée par l'ombre, la silhouette du Temple du Soleil ; et, limi-

PRÉFACE

tant au nord la plaine où s'étalent orgueilleusement ces ruines, une longue crête que domine un château arabe... inoubliable vision que Pierre Benoit ne devait pas oublier.

Lorsqu'on arrive à Beyrouth par mer, deux blancheurs attirent le regard, la neige du Sannin, point culminant de la chaîne du Liban, et la haute statue de la Sainte Vierge se détachant sur un fond de sombre verdure. Au milieu de cette verdure, la demeure de Mgr Gianini, Délégué Apostolique. Un jour d'été, Mgr Gianini m'invita à déjeuner avec Pierre Benoit à Harissa et je garde le souvenir d'avoir été invité alors à parler de la clairière de Rethondes... Ainsi se tissait entre Pierre Benoit et moi l'amitié qui nous a unis jusqu'à la fin. Pouvais-je me douter que nous serions, avec des titres bien différents, reçus le même jour à l'Académie française ?

L'intrépide jeunesse du Haut-Commissariat avait apporté un peu de variété aux réceptions de la Résidence trop marquées d'un caractère officiel, en constituant une troupe de comédiens amateurs qui donna plusieurs séries de représentations. La première eut lieu à la Résidence de Beyrouth ; la troupe joua un vaudeville en trois actes de Tristan Bernard que Pierre Benoit présenta à nos invités dans un argument plein d'esprit et de malice. Encouragés par ce succès, les débutants comédiens visèrent plus haut et firent un bond prodigieux. Ils osèrent interpréter à Damas, dans le célèbre palais Azem, demeure seigneuriale du XVIII^e siècle — les 29 et 30 mars 1924 — quelques scènes du Bajazet de Racine. Ce fut un argument de Pierre Benoit qui, cette fois encore, fut le prélude de la représentation. L'Histoire y est heureusement rappelée, la présence française justifiée par la compré-

hension d'intérêts supérieurs capables de rapprocher deux civilisations différentes mais non forcément divergentes. On ne peut s'empêcher de penser que nous sommes loin des espoirs permis alors...

Voici l'essentiel de cet argument qui eut beaucoup de retentissement à l'époque :

... Il s'agit, à propos d'une tragédie de Racine, de constater les étroits rapports qui unissent deux civilisations en apparence fort opposées : la française et l'orientale...

... Deux très hautes civilisations sont invitées à nous montrer leurs points de contact en une synthèse architecturale, littéraire, picturale, et vous serez sans nul doute amenés à conclure que cette fusion est tout le contraire d'un mélange détonant...

... A ceux qui, prenant le texte de la noirceur du dénouement de *Bajazet*, seraient tentés de protester contre la cruauté des mœurs que nos compatriotes d'alors prêtaient aux Orientaux, je répondrai qu'il ne faut pas s'y fier. Racine nous a donné de l'Orient une vue pessimiste, parce que telle était son optique obligatoire de poète tragique. Mais l'optique des poètes comiques était autre, témoins ces vers de La Fontaine qui sont contemporains de *Bajazet* avec qui ils forment le plus charmant contraste :

*Le mal d'amour est le plus rigoureux.
J'excepte amour qui se traite en Turquie
Dans les sérails de ces heureux bachas,
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur gît toujours entre deux draps.
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrins jamais ; jamais dame sauvage :
Jusqu'aux tendrons qui font apprentissage,*

PRÉFACE

*Tout est galant, traitable et gracieux ;
Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.*

Entre le point de vue de Racine et celui de La Fontaine la vérité est, comme on dit, cernée...

... Vers 1672, époque où *Bajazet* fut représenté, l'Orient et particulièrement les pays soumis à la domination ottomane étaient de plus en plus à la mode. Il s'agit d'esquisser un rapide tableau de ce qu'étaient à cette époque les relations de Paris et de Constantinople. D'abord du point de vue politique ; nous venions d'intervenir efficacement dans le conflit austro-turc en médiateurs écoutés comme se le devait à elle-même la toute-puissante France de Louis XIV. Les avantages économiques n'avaient pas tardé à suivre le succès diplomatique et militaire. Ç'avait été le renouvellement solennel des Capitulations, puis en 1670 la création par Colbert de la Compagnie commerciale du Levant, sœur cadette de la fameuse Compagnie des Indes. L'arrivée à Versailles de l'envoyé extraordinaire du Grand Seigneur, les fructueux travaux de nos ambassadeurs à Constantinople, le comte de Cézzy, le marquis de Nointa, le comte de Guillerages, multipliaient les relations entre les deux pays. Pendant ce temps nos missionnaires ne dormaient pas ; toute une pléiade de voyageurs hardis et intelligents venaient y favoriser les efforts des hommes d'État et des diplomates...

La Châtelaine du Liban, *la verrons-nous enfin paraître ? me demandait-on alors à Beyrouth.*

Je vous révèle aujourd'hui que Pierre Benoit venait le soir après dîner nous en lire quelques passages. Son héros, l'officier français qui aime la châtelaine, fait tout

LA CHÂTELAINE DU LIBAN

pour la conquérir. Pierre Benoit le présenta, dans sa première version, décidé à trahir son devoir pour la tenir dans ses bras. J'insistai pour qu'il respectât l'honneur de cet officier qui représentait la France dans ce drame de l'amour. Pierre Benoit y consentit, et m'en voulut si peu qu'il se donna la peine de recopier de sa main tout le roman, manuscrit qui est un des trésors de ma bibliothèque.

Nous avons sous la main La Châtelaine du Liban et pouvons la relire si nous en prend le désir. Mais le cher et charmant Pierre Benoit n'est plus là. C'est pour cela que j'ai préféré vous parler surtout de lui afin de faire connaître ses activités dans le Proche-Orient, peu connues, et si favorables au rayonnement des lettres françaises.

18 novembre 1964.
GÉNÉRAL WEYGAND.

Pierre Benoit est né à Albi en 1866. Après avoir vécu en Afrique du Nord, il s'installe à Paris où il prépare l'agrégation d'histoire. Son premier roman, *Koenigsmark*, paraît en 1918. C'est un succès. Avec *L'Atlantide*, en 1919, il obtient le Grand Prix du roman de l'Académie française. Dès lors, il va publier un roman chaque année, soit quelque quarante-cinq livres tous parus aux Éditions Albin Michel. Après, notamment, *Mademoiselle de la Ferté* (1923) et *La Châtelaine du Liban* (1924), il est élu en 1931 à l'Académie française. Il meurt en 1962 à Ciboure.

Selon Jean-Louis Curtis, son plus ardent défenseur, les jeunes gens vont entrer, « sans réticences, dans ce monde romanesque où le baroque le plus échevelé le dispute à un sens rigoureux de la composition, et où les archétypes du conte et de la légende sont recréés par une intelligence des plus alertes, à qui l'humour, la malice et même une certaine roublardise ne sont pas étrangers ».